

Jean-Charles Depaule

avec la collaboration de
Jean-Luc Arnaud

collection eupalinos
série architecture et urbanisme

À travers le mur

Éditions Parenthèses

En couverture :

Photographie de Ferdinando Scianna © Magnum Photos,
Yémen, Sanaa, enfants aux fenêtres.

Avant-propos

Remerciements

Ce livre doit beaucoup à l'aide de Chafiq Immam, conservateur du Palais Azem de Damas, et de Mahmoud Hréhani, directeur du musée des Arts populaires d'Alep. À celle de l'Institut français d'études arabes de Damas, du Centre français d'études yéménites et du Cedej (Le Caire). Il n'est pas dissociable du travail mené à l'École d'architecture de Versailles avec Sawsan Noweir et Philippe Panerai et des recherches dirigées, à Sanaa, par Paul Bonnenfant.

Merci aux auteurs qui nous ont autorisés à publier leurs textes ; à Irène Labeyrie pour ses observations damascènes ; à Asmahan el Batraoui, Marie Charton et Samia Naïm, qui ont travaillé à la traduction des textes arabes ; à Nabil el Haddad qui nous a aidés à traduire les proverbes syriens et fait de nombreuses suggestions ; à Heba Zohni et Khalil Ahmad Khalil, pour leur science des proverbes égyptiens ; à Lofti Nia pour son sens de la langue ; à Franck Mermier qui a sélectionné et traduit les proverbes yéménites, et nous a fait connaître bien des aspects de Sanaa. Pour leurs photos : à Mona Charara et Nicolas Puig. Et à Danièle Wozny qui avait accueilli dans la collection qu'elle dirigeait la première version d'*A travers le mur*.

J.-C. D.

« Tes yeux deux palmeraies
à l'heure de l'aube
ou deux balcons sous la lune qui fuit. »
Sayyâb¹

À travers le mur : il s'agit de la façon dont les corps, les vues et les sons franchissent la frontière de l'habitation dans les villes de l'Orient arabe, Le Caire, Damas, Alep, Sanaa, Beyrouth ; de la manière que la vie quotidienne a d'y définir des territoires, de contrôler leurs limites, de négocier des passages ; et de l'espace sur lequel celle-ci prend appui ou achoppe, des lieux qu'elle investit, neutralise ou détourne. Il s'agit de murs, de portes, de fenêtres, de balcons (et de terrasses), et de gestes, de mouvements, de regards et de mots.

« La fenêtre enfin libre est ouverte à la brise,
La sultane regarde... » (Hugo, *Les Orientales*).

Il n'est pas étonnant qu'une imagerie orientalisante ait fait sien ce thème, s'exaltant au mystère des voiles et aux séductions de l'interdit. On pourrait partir de cette imagerie dont une relecture ironique ne suffit pas à exorciser le propos, très clair et ambigu à la fois.

On pourrait partir de l'art raffiné avec lequel l'architecture arabe a su ménager les ouvertures, les sertir, les moduler et composer avec elles de l'espace. Et s'y arrêter.

Devant la situation présente des villes, on a souvent le sentiment d'une réalité contradictoire. Alors que la maison y est traditionnellement un monde discret, protégé — il est féminin, familial et il affiche, dit-on, peu de signes au-dehors — l'architecture qui est couramment produite aujourd'hui perce de larges baies sur l'extérieur, impose des vis-à-vis, fait « parler » les façades. Et à l'ancienne continuité des voies se ramifiant de rues en ruelles l'urbanisme contemporain oppose bien souvent un espace qui paraît fuir de toutes parts. L'habitant se manifeste :

COLLECTION PUBLIÉE

AVEC LE CONCOURS FINANCIER DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR.

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU

BUREAU DE LA RECHERCHE ARCHITECTURALE, URBAINE ET PAYSAGÈRE
POUR L'ÉDITION DESTINÉE À L'ALGÉRIE.

© ÉDITIONS BARZAKH, 2014, POUR LA PUBLICATION EN LANGUE FRANÇAISE EN ALGÉRIE.

DÉPÔT LÉGAL : 787/2014 / ISBN : 978-9931-325-68-0

COPYRIGHT © 2014 ÉDITIONS PARENTHÈSES,

72, COURS JULIEN, 13006 MARSEILLE

ISBN 2-86364-661-8 / ISSN 1279-7650

le linge déborde, les balcons sont l'objet de multiples interventions bricolées qui tendent à les remodeler, à les clore d'une manière allusive et partielle ou totalement, des constructions adventices se développent. L'usage apporte ses réponses, diverses et complexes, souvent paradoxales. Elles correspondent au besoin de gagner quelques mètres carrés utiles ; au désir de trouver dans l'épaisseur d'une fenêtre ou la profondeur d'une loggia le substitut d'un lieu à ciel ouvert qui fait défaut, de mieux contrôler l'air, la chaleur, la lumière. Et elles sont toujours, pour leurs auteurs, l'occasion de redéfinir des territoires, de régler les relations avec autrui.

Les ouvertures du logement sont des « points sensibles » : dans tous les cas matérielles et symboliques, elles sont intimement liées au partage de l'espace et en premier lieu à son partage sexué, qui donne ses significations au monde quotidien. Les gestes, les vêtements, les regards l'indiquent, le langage le rappelle, par l'utilisation métaphorique qu'il fait de la porte, de la fenêtre... La porte : la « porte du conte », *bab al-hikâyya*, ce petit récit préliminaire, toujours le même, qui précède immanquablement comme un seuil obligé l'histoire qu'on narre aux enfants ; la porte dans les formules les plus banales, par exemple '*ala bâb allah*, « à la porte de Dieu », pour parler du dénuement ou de la précipitation — à la diable, dirait-on en français. Et, comme on le verra, la porte si présente dans les proverbes, à commencer par celle du menuisier qui, dit-on, est de guinois, dans la version égyptienne de notre « les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés ». Il y a également, dans le registre théologique, la « porte de l'interprétation », *bâb al-ijtihâd*, qui, ouverte, autorise et, fermée, clôt la possibilité d'interpréter la révélation ou la tradition.

La littérature arabe, elle aussi, fait une place significative à ce qui se passe à travers le mur. Des *Mille et une nuits*, où « nombreuses sont les aventures amoureuses [...] qui commencent par les fenêtres des maisons² », aux romans contemporains, nous avons retenu quelques pages parmi beaucoup d'autres possibles.

Ouvertures — et limites — sont sensibles, peut-être plus encore aujourd'hui où elles révèlent ce qui change et, plus précisément, la façon dont l'habitant se débrouille avec des valeurs et des aspirations (et un espace) contradictoires : ouvrir ou fermer, ouvrir et fermer, montrer et cacher.

¹ « Le chant de la pluie », in SAYYÂB, *Le Golfe et le fleuve*, traduit de l'arabe par A. Miquel, Paris, Sindbad, 1977, p. 55.

² BEHRENS-ABOUSEIF, D., « Quelques traits de l'habitation traditionnelle dans la ville du Caire », in BOUHDIABA, A., CHEVALLIER, D. (dir.), *La Ville arabe dans l'Islam*, Tunis, 1982, p. 452.

Le propos de ce livre, qui s'attache à de petites choses, et à de moins petites, est d'essayer d'évaluer ce que la limite et son franchissement ont de significatif, à travers les implications mutuelles de l'espace et des pratiques sociales, en tenant compte le moins mal possible de leur complexité et sans produire une image trop figée ou excessivement unitaire. On a souvent souligné le caractère introverti de l'habitation « arabo-islamique », et insisté sur son corollaire, la réclusion des femmes. Cette représentation à la limite du cliché, des travaux historiques menés au cours des dernières décennies et des observations comparées contribuent à la corriger. Au sein d'une entité territoriale plus large dont elle indissociable — le voisinage ou le quartier qui ont leurs solidarités, leur identité, leur contrôle social et éventuellement leurs frontières matérielles et leurs seuils propres — l'habitation est le domaine privilégié de la famille et de la femme, elle peut, et a pu au cours de l'histoire, en effet se défendre rigoureusement de l'extérieur (masculin) ou s'ouvrir moins jalousement sur lui. D'un exemple, d'un pays, d'une ville ou d'un groupe à l'autre, nous avons tenté de dégager ce qui est commun à une culture où la langue est la même et où l'islam est la religion dominante, mais aussi ce qui est particulier à chacun.

Héritages et traditions ne sont pas identiques, et notamment en ce qui concerne l'architecture domestique. En Syrie, dans certaines villes, des quartiers entiers, menacés il est vrai, sont constitués de maisons à cour. Au Caire, le type comparable ne survit plus qu'à travers quelques témoins prestigieux. Et il n'y a jamais été une solution exclusive car, au moins depuis le Moyen Âge, il a coexisté avec des immeubles économiques à usage collectif, formés d'unités juxtaposées et superposées (sans cour). Et ce qu'il est convenu d'appeler la maison-tour yéménite correspond peu à l'idée qu'on se fait habituellement de l'habitation « arabe ».

Les transformations sociales et culturelles, dont l'habitat, les limites et les ouvertures sont à leur manière des symptômes ou/et l'enjeu, n'ont pas la même valeur. Celles qui se sont succédé, au Caire, depuis la création en Égypte au début du XIX^e siècle d'un état « modernisateur », appartiennent à une durée sans doute plus longue, à une plus grande profondeur historique qu'en Syrie, tandis que le Yémen, après avoir été autoritairement coupé du monde extérieur (mais le pays avait subi des influences étrangères, turques notamment), a été soumis, comme du jour au lendemain, à un changement accéléré dans le dernier quart du XX^e siècle.

1 / Extérieurs



Damas, Syrie, le 21 août 1911.

Photographie Elmer Underwood & Bert Elias Underwood.

L'Exposition universelle de 1889 présentait, grandeur nature, « une rue du Caire ». Un commentateur écrivait :

« La moucharaby est particulière à la maison arabe. C'est un grillage en bois qui masque les fenêtres et fait balcon sur la rue. Elle n'est point ajourée en pleine planche comme on pourrait le croire à première vue, mais composée au contraire de petites pièces tournées qui s'ajustent ingénieusement les unes dans les autres. La rue du Caire en présente un assortiment unique [...]. Ces étages en encorbellement, ces auvents des portes, toutes ces saillies surplombantes donnent l'impression d'un pays où l'ombre et la fraîcheur sont aussi indispensables que le pain. Et ces moucharabys, impénétrables au regard extérieur, expliquent la vie des femmes, captives ennuyées auxquelles il faut laisser quelques distractions, et pour lesquelles on a imaginé ces grillages, qui leur permettent de voir dans la rue sans être vues elles-mêmes¹. »

Une littérature de moucharabieh ?

La maison arabe, ses moucharabiehs impénétrables..., les captives ennuyées... l'essentiel est contenu dans ces mots. Car il y a dans la représentation de l'Orient arabe un stéréotype durable du moucharabieh (c'est sous cette forme que la transcription de *machrabiyya* a fini par être fixée en français²). On le rencontre aussi bien dans la littérature des écrivains-voyageurs que dans celle des voyageurs-écrivains, demi-savants, témoins occasionnels ou professionnels, hommes d'action, ou savants. Une littérature essentiellement masculine — avatar du romantisme (elle devient florissante à partir du XIX^e siècle) ? Si quelques auteurs parmi les plus connus, tels Volney ou Lane, y ont échappé, d'autres ne s'en sont pas tout à fait dégagés, comme, au XX^e siècle, l'Alexandrin Ungaretti : « Et si vous levez les yeux, aux fenêtres des maisons, sur les murs gonflés et vidés par l'âge, vous apercevrez encore quelquefois les *moucharabieh*, le bois sombre aux secrets regards³. »

De livre en livre et d'un auteur à l'autre, de redites en variations (souvent ils recopient leurs prédécesseurs) cela devient un thème obligé. Il semble plus appartenir à l'imagerie littéraire qu'à celle des peintres, que les jeux de la géométrie et de la lumière à travers murs et grillages sollicitent plus que ses « mystères » — nous pensons en particulier aux œuvres de John Frederick Lewis (1805-1876) et à ses étonnants cadrages⁴.

Si, avec ses équivalents et ses accessoires, la porte, le rideau, la chicane, le « moucharabieh » exerce une fascination spéciale, il n'est pas isolé. Il appartient à une représentation plus large de la ville, de l'architecture et des mœurs. Et on suit un enchaînement et des ramifications du plus lointain au plus proche, de la rue à la maison, jusqu'au point où l'imagination se repaît de ce que le réel lui dérobo.

Le moucharabieh modèle la rue.

Le Caire. Flaubert écrit à sa mère le 14 décembre 1849 : « Les trois quarts des rues ne sont guère plus grandes que la rue du Petit-Puits. Par le haut, les maisons font toucher leurs balcons de bois ciselés⁵. »

Et Rhoné, au tout début du xx^e siècle : « Une suite ininterrompue de moucharabys s'enfonçait dans la perspective des rues jusqu'au prochain tournant au-dessus duquel pointait quelque élégant minaret. » Ou encore : « [La ruelle] que nous choisissons est déserte, silencieuse et si étroite à certains endroits que l'on peut toucher en même temps ses deux parois. On y marche sans bruit, dans une ombre douce qui remonte le long des murs et va se perdre en vives et capricieuses déchirures dans les nappes de lumière que le ciel verse à flots sur le faite des maisons. Suspendues entre ciel et terre, les moucharabys, hermétiquement clos par des treillis de bois ouvragé, s'avancent au hasard portés par leurs opulentes consoles de pierres festonnées comme des mâchicoulis : souvent ils se font vis-à-vis ou s'entrecroisent⁶. »

Damas dans les années vingt : « Je m'é gare dans les ruelles obscures où les maisons se touchent par le haut, les moucharabiehs des



John Frederick Lewis, *La Réception*, 1873.

¹ BOURDE, P., « La rue du Caire », *Revue de l'Exposition*, t. I, Paris, Ludovic Baschet, 1889, pp. 73-74.

² Le *Trésor de la langue française*, mentionne aussi « moucharaby », également au masculin.

³ UNGARETTI, G., « Cahier égyptien, 1931 », in *À partir du désert*, traduit de l'italien par Ph. Jaccottet, Paris, Seuil, 1965, p. 62.

⁴ Cf. STEVENS, M. A. (ed.), *The Orientalists : Delacroix to Matisse, European Painters in North Africa and the Near East*, Londres, Royal Academy of Arts, 1984.

⁵ FLAUBERT, G., *Correspondance* [1830-1880], Paris, Gallimard, 1980, t. 1, p. 551.

⁶ RHONÉ, A., *L'Égypte à petites journées, Le Caire d'autrefois* [1877], Paris, 1910, p. 2 et pp. 433-434.

Voir, ne pas voir

Dans un tel contexte, où hiérarchie, stratification et identité du groupe sont considérées comme la base de l'ordre social et de l'idéologie de l'honneur, prédominent les situations spatiales où le degré de fermeture, d'exclusion, de visibilité ou d'invisibilité est primordial pour tous, excepté pour ceux qui ont le droit de voir. Rares sont les espaces ouverts. La présence d'un homme dans un lieu particulier est considérée comme l'indication qu'il a quelque chose de très précis à y faire et qu'il est lié à un individu ou un groupe donné ou bien qu'il a un droit reconnu à être présent et à être vu dans ce lieu. Espace signifie relation. [...]

Dans un espace structuré à ce point se pose toujours la question de qui « voit » qui, parce que « voir » est un acte socialement déterminé et non une simple affaire d'image rétinienne. Exactement de la même manière que l'on nie ou que l'on élude une insulte en affectant de ne pas la « voir », si un tiers accepte également de jouer le jeu les situations potentiellement problématiques sont neutralisées par le fait de ne pas « voir ».

Un exemple très simple, mais absolument crucial. Les femmes sont le centre de l'identité sacrée de la famille. Pour les hommes de la famille, elles sont à la fois l'incarnation de la pureté et une source de danger et de profanation. Leur sexualité, que leur nature ne parvient jamais vraiment à contrôler totalement, risque d'amener le déshonneur et la destruction à moins que le père, le mari ou le frère ne garde jalousement le sanctuaire. Les femmes ne peuvent exister que dans le domaine privé, dans l'espace socialement clos. [...]

Comment font-elles pour affronter l'espace public ? Il est clair que les rues étroites et les sentiers du village sont plus publics et sont moins soumis à des restrictions sociales que la plupart des autres espaces, même s'ils sont bien définis territorialement et appartiennent au quartier ou à l'aire de tel groupe de descendance. Lorsqu'elles en empruntent un, les femmes sont visibles, au sens propre du terme. Mais elles ne sont pas « vues ». C'est-à-dire que le chemin lui-même est divisé en zones ouvertes et fermées : les hommes vont par le milieu, les femmes se rabattent sur les côtés en pressant le pas. Ni les uns ni les autres ne font mine de se voir. Les femmes sont invisibles, socialement et en pratique. Elles doivent l'être. Car manifester quoi que ce soit devant des témoins toujours prêts à épier le moindre coup d'œil, le moindre battement de paupière ou le moindre signe de reconnaissance, c'est changer la nature du moment, et probablement de la façon la plus dangereuse. Celui-ci risque d'être socialement défini comme un face-à-face, pouvant revêtir une signification critique, si les témoins décident quant à eux de reconnaître qu'ils ont vu quelque chose, ne faisant ainsi plus tacitement semblant qu'il n'y avait rien à voir.

En fait, les femmes prennent part à un nombre considérable de visites à droite et à gauche, et elles sont tout à fait centrales pour les échanges d'informations, l'arrangement des mariages et autres choses semblables ; mais cela n'est possible qu'en vertu de la toute-puissante convention, sanctionnée en dernier lieu par la violence, qui veut que personne ne les « voie ». Si elles ne sont « pas là » en public, c'est bien *parce qu'*elles ont une telle importance.

❖ Michael Gilsenan, *Connaissance de l'islam* [1982], pp. 149-150

rigoureusement attachés à de telles séparations, toute rencontre inconvenante entre le monde masculin du dehors et le monde féminin. En Syrie, dans l'habitat traditionnel, la cour est le pivot d'une telle réorganisation ; au Yémen, dans les maisons-tours sans cour intérieure, c'est plutôt l'escalier qui les traverse de haut en bas avec, à chaque étage, la pièce qui en est le pivot distributif, la *hijra*. En la parcourant de l'extérieur vers l'intérieur, depuis la rue jusqu'à la *hijra*, qui à chaque étage est un pivot distributif, Samia Naïm a décrit et analysé cette configuration, en prêtant plus spécialement attention aux noms attribués aux portes, chaque désignation fonctionnant selon elle comme « un type de délimitation qui marque et différencie ¹² ».

La cour est à la fois un distributeur, entre dehors et dedans, et entre les pièces, le lieu de nombreuses tâches féminines, notamment les préparatifs culinaires et la lessive, et un séjour familial, elle doit donc être libérée lorsque la circonstance l'exige. Si elle ne l'est pas, on la traverse rapidement, discrètement.

Il en va souvent de même, en Syrie comme en Égypte (rappelons-le, la maison familiale à cour du Caire a disparu), dans les appartements de type contemporain où, en règle générale, une pièce centrale (*sôfa* à Damas, *salûn* à Alep, *sâla* au Caire — et *dâr* au Liban) distribue, en le commandant, l'ensemble ou une partie du logement. Assez vaste pour être meublée et pour qu'on s'y tienne, elle est, elle aussi, à la fois un seuil et le support d'activités diverses, plutôt familiales et familières. En Syrie comme en Égypte dans les maisons et dans certains immeubles construits à partir de la fin du XIX^e siècle, pour résoudre les « difficultés » que peuvent provoquer les visites masculines, on a eu recours à une disposition inspirée d'un modèle ottoman : le *salamlik*, partie distincte du reste du logement qui possède un accès direct depuis l'extérieur et communique avec le reste de l'appartement par une porte intérieure.

« Chant d'un rossignol meurtri sur le citronnier dont le parfum caresse une fenêtre verte », écrit l'écrivain damascène Zakarya Tamer ¹³. La cour avec ses plantations et son bassin est aussi un spectacle qui s'offre à la pièce d'été ouverte sur un côté, l'*îwân* des grandes demeures, et sur lequel donne le reste de la maison. À la différence des anciennes maisons du Caire où l'on retrouve, à l'intérieur, des grillages

¹² Cf. NAÏM-SANBAR, S., « Du heurtoir à l'antichambre : les noms de la porte à Sanaa », *Maghreb-Machrek*, n° 123, 1989, pp. 216-225.

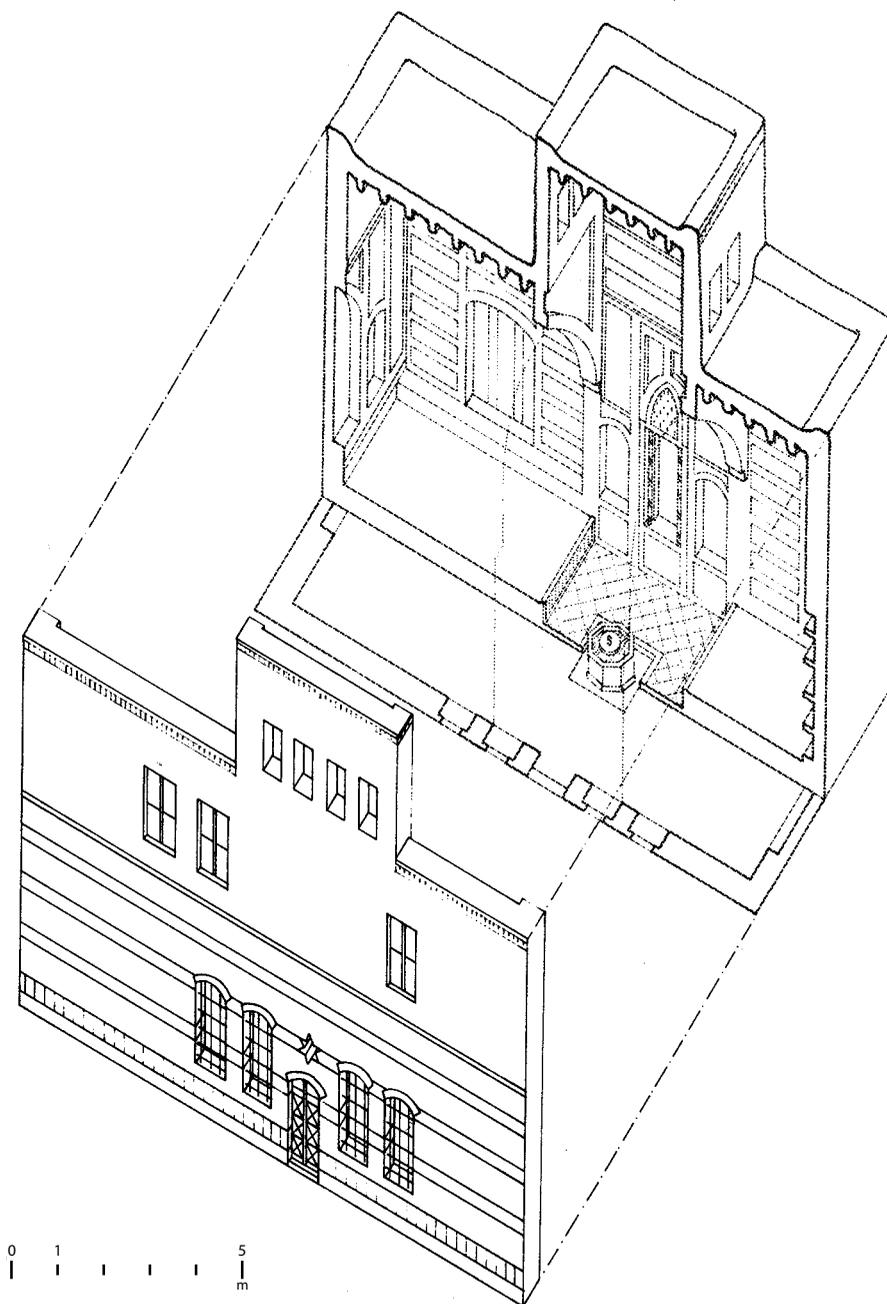
¹³ TAMER, Z., *Printemps de cendre* [1973], traduit de l'arabe par Claude Krul-Attinger, Paris, Publications orientalistes de France, 1983, pp. 28-29.

qui permettent de voir sans être vu ou des moucharabiehs, en Syrie non seulement les ouvertures sur la cour semblent composer une façade, mais les fenêtres qui se trouvent à la hauteur d'une personne assise dans une pièce ne sont munies que de volets de bois plein contre le soleil ou le froid — et aujourd'hui de châssis vitrés — voire de grilles à larges mailles qui ne constituent pas de véritables écrans visuels. Le temps de la visite, un « bon » usage de l'espace doit donc être assuré selon une réciprocité qui veut que ce qui ne doit pas être vu ne le soit pas, même s'il est « visible ».

Le vocabulaire le laisse entendre, les pièces d'habitation sont souvent comme une maison dans la maison (fréquemment *bet*, *bayt* en arabe littéral, « maison », sert également en Syrie à désigner, au moins au rez-de-chaussée, ce que nous nommerions « pièces » en français). Chacune d'elles, du moins celles qui ont une certaine importance, possède son propre seuil, la *'atabe*. Il est toujours marqué au niveau de la porte (dont les vantaux sont pleins) par une pierre de seuil, *bartûsh*, *bertûsh*, *artûsh* ou *burtâsh*, qui est percée d'un trou pour permettre l'évacuation de l'eau lorsqu'on lave le sol. On la retrouve dans des constructions modernes, et son nom y est connu alors que peu de choses subsistent des mots et des dispositions traditionnelles. La *'atabe* de la maison est un véritable entre-deux. C'est un espace rectangulaire ou carré, « proportionné au reste de la pièce¹⁴ » (qui peut avoir, comme en miroir, son équivalent dessiné dans le décor du pavement de la cour, devant la porte). Il se matérialise par une composition géométrique dans le dallage, ou, plus allusivement, il est délimité par la superficie qui est laissée découverte par le tapis. Dans les solutions architecturales plus élaborées, il est marqué par une différence de niveau : il est en contrebas par rapport à la partie principale. Lieu de passage obligé, on y déposait et on y dépose encore ses chaussures. Les domestiques s'y tenaient en attendant les ordres. Laisser quelqu'un dans la *'atabe* n'est pas innocent. Alfred von Kremer raconte qu'à Damas on disait à quelqu'un qui n'allait pas au-delà : « Te sens-tu insulté¹⁵ ? » Il est tentant de s'interroger, à propos de cette anecdote, sur la racine du mot *'atabe* qui signifie à la fois « passer », « franchir », et « reprocher quelque chose à quelqu'un ». C'est une zone inférieure, symboliquement et spatialement, qui se distingue nettement de la partie supérieure, dont le fond, le haut-bout, le *sadr*, ce à quoi on fait face quand on entre et qui est le plus éloigné de la porte est l'espace le plus noble. On ne « monte » dans cette

¹⁴ RUSSELL, A., *The Natural History of Aleppo*, Londres, 1794, p. 26.

¹⁵ VON KREMER, A., *Topographie Von Damaskus*, Vienne, 1854, p. 18 [extraits traduits dans *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n° 10-11, avril 1982, p. 112].



Grande pièce et sa façade sur cour, Damas.

partie supérieure que déchaussé et la place qu'on vous y offre, par rapport à celle qu'occupe le maître de maison, est socialement et hiérarchiquement significative.

Dans les grandes salles, *qâ'a*-s, des maisons syriennes et cairotes, cette différence binaire se réalise souvent dans des configurations à trois unités (le seuil, et deux parties plus hautes situées de part et d'autre de celui-ci), voire à quatre (dans un plan en T renversé : le seuil et trois parties hautes). Dans ce partage « topologique » réside, nous semble-t-il, une caractéristique fondamentale de l'espace arabe (islamique ?). Il traverse en effet les variations et les dissemblances qui se manifestent d'un pays ou d'une tradition historique à l'autre. Non seulement la *'atabe* syrienne a son équivalent, au moins depuis le Moyen Âge, dans les maisons anciennes d'Égypte, la *dûrqâ'a*, mais aujourd'hui cette distinction symbolique entre lieux supérieurs et inférieurs continue souvent de sous-tendre la disposition des choses et des êtres à l'intérieur d'une pièce, même dans une habitation modeste. On peut la déchiffrer dans des différences quelquefois triviales : sol nu / tapis ; linoléum / revêtement moins ordinaire. Et lorsqu'il faut retirer ses chaussures, on ne le fait pas n'importe où.

Sortir. Pour regagner la rue, le visiteur doit franchir de nouveau les limites et les seuils, en sens inverse, et de nouveau son parcours jusqu'à la porte de la maison peut être l'objet d'une négociation.

Murs, portes, fenêtres, seuils. Ce sont les limites qui séparent l'intérieur et l'extérieur du logement et qui à l'intérieur, dans la maison à cour, marquent la différence entre « dedans » et « dehors ». Il y en a une dont le visiteur ne fera qu'exceptionnellement l'expérience : la terrasse. *Sath*, pl. *sutûh*, en Égypte comme en Syrie, *jubâ* au Yémen, elle est la fois frontière physique, *lieu féminin*, refuge et séjour, et chaînon d'une communication qui, par en haut, étend son réseau dans le monde des femmes du voisinage. Elles s'y déplacent en tenue d'intérieur. Si d'aventure il a quelque chose à y faire, un homme doit avertir de sa venue et éviter les regards plongeants. En outre, sur les toits des maisons-tours yéménites, pour la même raison il est recommandé à un homme, après avoir signalé sa présence, de se tenir assis plutôt que debout. À Alep, où, comme au Caire ou à Saïda au Liban, la colombophilie est une spécialité locale, les tribunaux, dit-on, ne retiennent pas le témoignage des éleveurs de pigeons. Ils sont soupçonnés d'être peu honnêtes car, en faisant tourner leurs oiseaux, ils cherchent à entraîner dans leurs cercles ceux des autres bandes. Et surtout, ils passent leur temps « en l'air », sur les toits, et

Retire-toi de la fenêtre...

Retire-toi de la fenêtre toi qui as les mains blanches
dont sont épris le shaféite et le zaydite

Je t'ai donné mon âme et je t'ai dit « prends »
aujourd'hui ô indigne des années et des mois

'affey min al-tâga ya bîd al-aydi
yalli shadafti shafi'i o zaydi

waddeyt lak ruhi wa gult lak jir
wal I yom yâ aib sinin wa shahr

(Au Yémen, on dit de quelqu'un qui a pris froid qu'il a « une fenêtre (*tâga*) dans le dos ».)

❖ Chant des forgerons recueilli par Franck Mermier, Sanaa, 1985. Les zaydites (chiïtes « indépendants ») et les shaféites (sunnites) forment les deux principales communautés musulmanes du Yémen.

Depuis la terrasse

Or, un jour, la provision de blé de la maison étant épuisée, le vieux dit à son fils : « Allons au marché du blé, en acheter un sac ou deux. » Et ils sortirent ensemble, le père marchant devant son fils. Et les deux épouses, pour les voir partir, montèrent sur la terrasse de la maison.

❖ « La malice des épouses », *Les Mille et une nuits*, 851^e nuit, traduit par Mardrus.

Sur les terrasses du Caire

— Je vous l'avais bien dit ce matin !

— Mais quoi ?

— Que vous aviez tort de rester sur votre terrasse.

— Vous m'avez dit qu'il était bon de n'y monter que la nuit pour ne pas inquiéter les voisins.

— Et vous y êtes resté jusqu'après le soleil levé.

— Eh bien ?

— Eh bien ! Il y a là-haut des ouvriers qui travaillent à nos frais et que le Cheik du quartier a envoyés depuis une heure !

Je trouvais en effet des treillageurs qui travaillaient à boucher la vue de tout un côté de la terrasse.

❖ Nerval, *Voyage en Orient* [1851], t. I, p. 190

Le partage du monde

La métaphore du proverbe — c'est la condition de sa pertinence — prend toujours appui sur les différences, voire les oppositions, pratiques, spatiales, symboliques qui ordonnent, classent le monde tel qu'il est ou tel qu'il doit être : le *sadr* n'est pas la *'atabe*, le dedans n'est pas le dehors, l'ouvert le fermé, le féminin le masculin, il y a les « belles personnes » et les familiers, les habitants de la maison et le voisin. Et le proverbe prend appui sur les limites que ces différences dessinent. Elles n'ont pas besoin d'être tout à fait explicitées ni d'être entièrement rappelées, celui qui parle et celui qui entend sont censés appartenir au même univers.

Les proverbes se caractérisent en règle générale par une structure bipartite, dont chaque sous-unité éventuellement se divise à son tour, et par le parallélisme de ses deux parties, aux trois plans phonologique, morphologique et syntaxique, qui contribue à produire attente et effet de contraste¹⁴. Le rythme découpe en effet la plupart d'entre eux en deux segments. C'est un procédé aux vertus mnémotechniques qui, avec le retour du (presque) même, est source de plaisir, comme l'assonance et la rime, que facilite en particulier l'emploi d'un identique possessif affixe, par exemple le *ak* de *jâarak*, ton voisin, et de *bâbak*, ta porte. Les significations s'organisent en jouant avec la symétrie, l'écho sémantique, qui redouble ou non l'écho sonore ; la mise en parallèle de thèmes (la porte, la fenêtre, la maison, le chemin) ; la variation à partir d'un type de métaphore (la sourde..., l'aveugle) ; l'alternative (ferme ta porte sinon ouvre-la) et l'opposition (la fille / le garçon ; le *sadr* / la *'atabe*). Si elles ont en commun d'être duelles, ces différentes figures ne sont pas équivalentes, une opposition n'est pas de même nature qu'un parallélisme, une duplication ou un balancement, il n'est pas possible de les réduire à un modèle unique. En revanche il semble bien qu'une organisation binaire plus ou moins visible soit sous-jacente au proverbe (à tout proverbe ?) : celle qui ordonne le monde en le partageant ?

« Le rite doit réunir ce que le mythe a divisé », écrit Bourdieu¹⁵. Le mythe divise, il produit des différences qui, d'un registre à l'autre, se superposent, se croisent ou se juxtaposent : les vivants et les

¹⁴ GREIMAS, A. J., *Du sens*, Paris, Seuil, 1970 ; KHATIBI, A., *op. cit.* ; YASSIN, M. A. F., « Spoken Arabic proverbs », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, vol. LI part 1, 1988, pp. 59-68.

¹⁵ BOURDIEU, P., *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972, p. 231.

Aucune femme n'a encore pissé par la fenêtre

مَا قَد مَرَّ شَحَّتْ مِنْ طَاقِه

Se dit de celui qui s'engage dans une action qu'il lui est impossible d'accomplir.

** *Celui qui frappe à la porte, il entend la réponse*

اللي يدق الباب يسمع الجواب

Peut être utilisé comme formule d'hospitalité — « vous trouverez toujours ma porte ouverte » — ou dans une intention ironique : « si on me cherche on me trouve ».

** *Qui a frappé à la porte a entendu la réponse*

مِنْ دَقِّ الْبَابِ سَمِعَ الْجَوَابِ

*Une sourde qui cherche à écouter de sa fenêtre,
une aveugle qui décore les doigts d'une folle*

دَرْنَا وَتَسَمَّعُ مِنَ الطَّاقِهِ،
عُمَّا تُحَطِّطُ مَحْنُونَةَ

** *Poursuis le menteur jusqu'à la porte de la maison
(= pour s'assurer s'il a dit la vérité)*

اتَّبِعْ الْكُذَّابَ لِبَابِ الدَّارِ

* *Comme la porte de Jeha elle est grande, elle ne sert à rien*

مِثْلَ بَابِ جِهي كَبِيرِ قَلَّةِ فَائِدَةٍ

Jeha-le-simple est le héros de très nombreuses histoires comiques. La porte dont il s'agit ici donne sur le vide.

* *Marbre dehors, noir de suie dedans*

مِنْ بَرًّا رِخَامٍ وَمِنْ جُؤَا سَخَامٍ

* *Tes invités sont dans ta maison et ta clef est dans ta poche*

خَطَّارِكِ فِي بَيْتِكَ وَمِفْتَاحِكَ فِي جَيْبِكَ

À quelqu'un qu'on attend chez lui. Mais il existe une autre interprétation, donnée à propos d'un proverbe semblable (« les gens sont chez toi et la clef est dans ta ceinture ») : « trouver visage de bois ».

** *M'asseoir sur mon seuil pas au milieu de mes amis*

(= mieux vaut demeurer seul)

قَعَدْتُ بَيْنَ عِتَابِي وَلَا قَعَدْتُ بَيْنَ أَحِبَابِي

** *Celui qui a poussé notre porte a mangé nos miettes
(= à partir du moment où il est entré il a tout mangé)*

مِنْ رَقِّ بَابِنَا أَكَلَّ لِبَابِنَا

morts, les hommes et les femmes... À cet égard on peut le rapprocher du proverbe où se reflètent, de semblables différences, comme dans le mythe dont il paraît souvent être un fragment ou une formulation ramassée et/ou elliptique (il suffit qu'un des deux termes du couple d'opposition auquel elle se réfère soit mis en avant, la poule sans le coq, et le marché sans la maison) de façon manifeste ou implicitement, au centre ou aux marges.

Le rapprochement a ses limites, Julian Pitt-Rivers nous met en garde : si le mythe peut fonctionner à l'occasion comme un précédent faisant jurisprudence, et « par l'usage qui en est fait, [...] être comparé au corps des proverbes », il n'a pas la même finalité que ceux-ci dont le prétention est « de poser des principes de conduite, [...] de repérer des régularités ».

Poursuivons la comparaison. Comme le mythe, cette parole en images, le proverbe est capable de s'adapter à des situations variées, de se soumettre à des interprétations diverses, de se convertir, de se modifier, voire de se retourner. Certes, mais, à la différence du mythe, « la caractéristique d'un corps de proverbes, écrit Pitt-Rivers, est de recommander toutes les lignes d'action ; la leçon des uns contredit la leçon des autres ». Tel est à ses yeux l'opportunisme du proverbe qui vient valider une action, un événement, un comportement en les classant « dans des catégories prévues par la tradition ¹⁶ ».

Le rite, lui, rend possible le franchissement de la frontière qui sépare un état (la vie / la mort), un âge, une qualité (le profane / le sacré ; la qualité d'un moment ou d'un lieu) d'un autre. Il favorise leur agrégation, dirait Van Gennep. Ou il justifie leur union (le masculin / le féminin), leur rencontre légitime, c'est-à-dire sans contamination, sans honte ni déshonneur. Il établit un pacte avec des forces potentiellement nuisibles, comme le fait la formule rituelle *dastûr* avec les djinns, ou la coutume qui consiste à laisser un peu de nourriture dans une maison temporairement inoccupée.

Le rite est par excellence *rite de passage*. Il se réalise souvent autour d'une limite spatiale, matérielle et symbolique, comme la sortie du nouveau-né de la maison qui est le double de sa naissance ; ou en Syrie la *khamireh*, pâte de levain, plaquée au linteau de la porte

¹⁶ PITT-RIVERS, J., *Anthropologie de l'honneur, la mésaventure de Sichem* [1977], traduit de l'anglais par J. Mer, Paris, Hachette, 1997, pp. 221-223. Mais (paradoxe du proverbe ?), Pitt-Rivers ne nous dit pas comment concilier l'absence de ligne, qui serait, selon lui, le propre du proverbe et le fait que celui-ci serait dévoué à « l'idée que rien ne change ».

** *Celui qui ouvre notre porte, il mange nos miettes*

إلي يفتح بابنا ياكل لبابنا

* *La fille elle est l'anneau de la porte*

البت حلقه الباب هي

À propos des soupirants qui se présentent dans la maison où il y a une fille, des demandes en mariage.

* *La fille est derrière la porte et le garçon est de Bagdad*

البت ورا الباب والصبي من بغداد

À propos de la supériorité numérique des filles (« Marie ton fils quand tu voudras, ta fille quand tu pourras »).

* *Nous ne lui avons rien dit il est entré avec son âne*

سكتنالو دخل بحمارو

Variante : « Nous l'avons laissé entrer (*destarnalo*, verbe forgé à partir de la formule employée pour demander l'accès à la maison, *dastûr*), il est passé, lui avec son âne. »

** *La porte le chameau y passe
(= on ne te retient pas)*

الباب يفوت الجمال

** *La porte repose sur ses gonds
(= toute chose est à sa place)*

وقف الباب على عَقَابُهُ

* *Du « toc toc » au « salamalekum »*

من طُق طُق للسّلام عليكم

Depuis le moment où l'on frappe à la porte, jusqu'au *salam 'alaykum* d'adieu (« de fond en comble », « par le menu »).

** *Mille toc-toc et pas de salamalekum*

ألف ددق ولا سلام عليك

À propos de qui tente en vain de devenir un intime.

* *Dehors, dedans et entre les portes*

برّا وجوّا وبين الأبواب

À propos d'un excès de travail et de souci.

conjugale par la mariée¹⁷ ; ou dans les noces yéménites le passage de l'épouse au-dessus d'un poignard, *janbiyya*, qu'elle foule aux pieds, sur le seuil de l'époux¹⁸ ; ou la toilette du mort qui en Syrie a lieu dans la *atabe*, le seuil, d'une pièce. Évoquant Van Gennep et sa vision de la société comme « une maison avec des chambres et des corridors », Mary Douglas rappelle « comment les seuils des maisons symbolisent les commencements de nouveaux statuts ». Elle ajoute : « Pourquoi le marié prend-il la mariée dans ses bras pour franchir le seuil de la maison ? Parce que la marche, la poutre et le montant de la porte constitue un cadre qui est la condition nécessaire et quotidienne de l'entrée dans la maison. Passer par une porte est un acte banal, mais il peut signifier tant de façon différentes d'entrer¹⁹ ».

Tantôt du côté de l'un, tantôt du côté de l'autre, le proverbe se situe entre rite et mythe et en cela il fait partie des pratiques mythico-rituelles, il est « praxéo-mythique » — lorsque notamment, en condamnant la confusion des genres, il rappelle la « bonne » division, condition d'un rite convenable ou d'une transgression tolérable ou qu'il soutient le rite qu'appellent les différences qu'il suppose.

Au terme du multiple détour où il nous a entraîné, la leçon (rusée) du proverbe est sans doute celle-ci : qu'il ait seulement l'air de le faire, ou qu'il ne dise rien de l'espace, du mur, de la porte, du seuil, de la fenêtre, c'est son affinité avec les notions de limite et de franchissement qui le caractérise le mieux.

¹⁷ K. Daghestani, qui note : « Les uns disent que la *khamireh* [...] est l'emblème de l'assiduité et l'attachement de la femme à la maison conjugale ; les autres disent que la pâte est le présage de la richesse et de la postérité » (DAGHESTANI, K., *Étude sociologique sur la famille musulmane contemporaine en Syrie*, Paris, Ernest Leroux, 1932, p. 46).

¹⁸ CHELHOD, J., « Les cérémonies du mariage au Yémen », *Objets et Mondes*, XIII, fasc. I, printemps 1973.

¹⁹ DOUGLAS, M., *De la souillure* [1966], Paris, La Découverte, 2001, p. 130.

Un roman des fenêtres : L'Âme retrouvée de Tewfik el Hakim [3]

Ne tenant plus en place, Mostafa mettait la main à la poche pour régler sa consommation, quand il entendit le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait avec fracas. Instinctivement, il leva aussitôt les yeux vers la moucharabieh du Dr Hilmi... Et il la vit, elle !... Quelle délicieuse surprise, après sa longue attente, et quelle merveilleuse consolation, après son immense désespoir ! Son cœur se mit à battre à coups précipités, et, malgré lui, un sourire se dessina sur ses lèvres, à l'adresse de la jeune fille... En vérité, ce sourire n'avait rien d'insolent, ni d'équivoque ; il était pur et franc et exprimait le bonheur dont débordait le cœur de Mostafa, enfin délivré du doute, et le jeune homme ne s'en aperçut que quand la fenêtre se referma subitement en réponse...

Mostafa regretta beaucoup son sourire involontaire, et il se le reprocha amèrement. En outre, il eut peur d'avoir effarouché Sanéya... Cependant, il sentit une grande joie le pénétrer : il en était sûr maintenant, en effet, la jeune fille n'était pas une simple visiteuse ; elle habitait la maison voisine de la sienne, et un de ses balcons donnait sur l'une de ses fenêtres à lui... Cela suffisait pour qu'il fût heureux, aujourd'hui.

Que lui importait, dès lors, la pauvreté du lieu dans lequel il se trouvait ! Pour la première fois, en effet, il remarquait les tables branlantes et l'étrange clientèle de l'établissement de Hag Chéhata. Mais ce café n'était-il pas en face de la maison de la jeune fille aux yeux noirs ? Cela seul comptait pour Mostafa...

Dans le même instant, le jeune homme se rappela un grand effendi aux moustaches noires et rigides, qui fréquentait, comme lui, le café, et s'asseyait en se gonflant comme un dindon. Tout le temps qu'il restait là, il emplissait l'établissement du bruit de ses ordres et de ses gestes comiques ; puis, fatigué de lever continuellement les yeux sur la façade de la maison du Dr Hilmi, il se dressait et partait...

Mostafa ne put s'empêcher de rire, en évoquant l'image de cet homme, qui, souvent, l'avait égayé et distrait. Mais, bientôt, il frémit. Il venait, en effet, de comprendre pourquoi ce consommateur était si assidu au café. Sans nul doute, il l'avait vue une fois, comme lui-même l'avait vue hier... Cet homme habitait, d'ailleurs, le même immeuble que lui... Il l'avait rencontré, un jour, dans l'escalier, descendant de l'étage supérieur... Il était donc exactement dans la même situation que lui, à tous les points de vue... Toutefois, cet homme l'avait précédé dans la surveillance de la fenêtre, et voilà qu'il avait disparu du café... Peut-être était-ce à la suite d'une déception ?... Mais alors, si l'autre avait échoué, n'était-il pas voué, lui aussi, au même résultat ?... Il n'avait pas à en douter, et la déception se lut immédiatement sur son visage. Du reste, ne lui avait-elle pas, déjà, fermé la fenêtre à la figure, aujourd'hui ?

[...]

— Toi, ici ? s'écria-t-il, en la voyant devant lui. Puis, sans remarquer la pâleur de sa fille : — Tiens ! Tiens ! Lis ! lui dit-il, en lui tendant une enveloppe. Lis, et dis-moi ce que cela signifie !

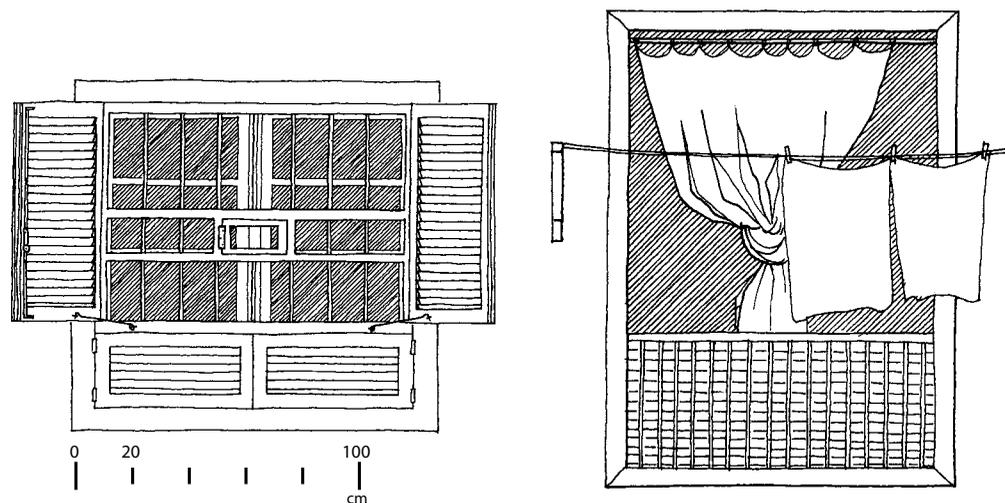
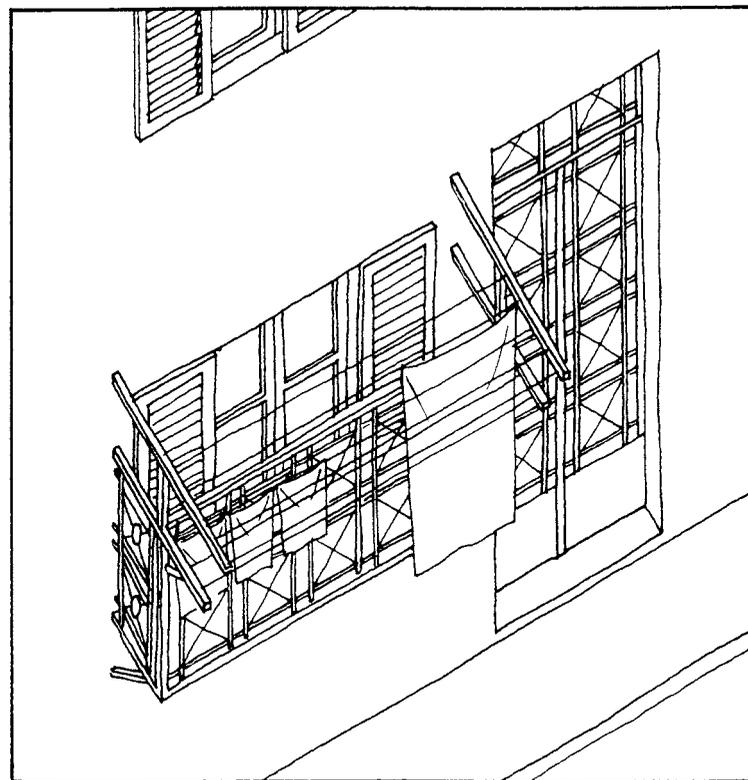
On accède au balcon par une porte-fenêtre dont le vitrage n'occupe pas toute la hauteur : la partie inférieure est pleine. Le garde-corps est en maçonnerie — dans certains immeubles des vides correspondant à une brique permettent à une personne assise sur le sol de voir à travers. S'il est en ferronnerie, la transparence est occultée par une étoffe, du carton ou des panneaux de bois : un balcon est rarement un entre-deux vide et sa rambarde n'est jamais un motif abstrait qui vient se placer en surimpression devant la façade.

Femmes à leur balcon, travaillant assises sur le sol près d'une *tableya*, table basse que l'on range verticalement le long d'un mur quand on ne s'en sert pas, femmes préparant un repas, faisant des travaux de couture ou la lessive. Se «rendant visite» à distance : les nouvelles s'échangent d'un balcon à l'autre. Conversations en réseau le long de la façade. Avoir un œil sur la rue, envoyer le panier au bout d'une corde au passage d'un marchand ambulant. Adresser une ultime recommandation à l'enfant qui vient de descendre aux commissions, surveiller les jeux des petits.

Moments familiaux, féminins *et* masculins : prendre le frais en vêtements d'intérieur, en pyjama naguère, et désormais en *training*, pour les hommes et les enfants, assis sur des chaises. Jouir du spectacle de la rue accoudé à la balustrade.

Aérer la literie, sortir les tapis et les meubles le temps du ménage, étendre le linge ; garder quelques jours le mouton qui sera égorgé à la Fête du Sacrifice ; élever des animaux, plus petits, volailles et lapins destinés à la consommation familiale, ou source de revenus complémentaires ; faire sécher les légumes, ail, oignons, cornes grecques en chapelet ; mettre des gargoulettes à rafraîchir. Pratiques rurales et urbaines qui ne peuvent qu'avoir lieu dehors ou tâches domestiques que l'on accomplit plus volontiers à l'extérieur. Et donc à défaut d'une terrasse utilisable ou d'une cour, surtout pour les habitants d'origine rurale, et si, parce qu'elle est trop éloignée par rapport à l'étage, trop passante, trop peu familière, mal ou trop contrôlée, la rue ne s'y prête pas, sur le balcon et sur le palier. Il y a aussi ce qu'on ne garde pas à l'intérieur, le balcon sert de débarras.

Il y a ce qui est temporaire et ce qui est permanent, ce qui laisse des marques provisoires ou légères et ce qui demande des dispositifs en dur, ce qu'on montre sur la façade ; ce qu'on ne montre ni ne cache ; ce qu'on cache ; ce qu'on cache en montrant, en montrant autre chose ; ce qu'on montre en cachant. Et que sur un si petit territoire les habitants modulent, concilient en travaillant la limite, en affectant leur place aux



Seuil et fenêtres à rez-de-chaussée, Le Caire.



Le Caire.

Photographie Jean-Luc Arnaud.



Le Caire, immeuble de type HLM à Helwan, au sud du Caire, 1987.

Photographie Jean-Luc Arnaud.

différents objets, en adoptant, selon les circonstances, telle position et telle posture.

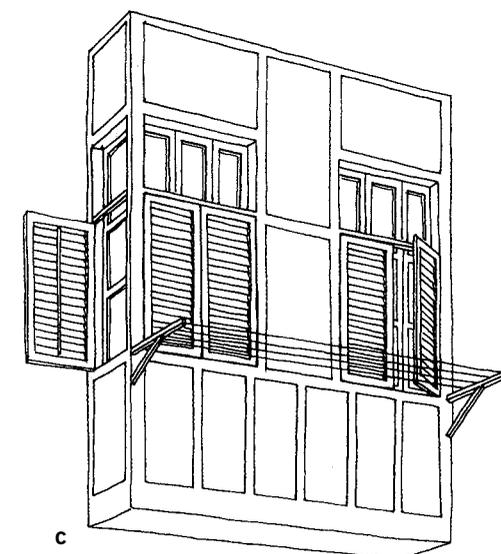
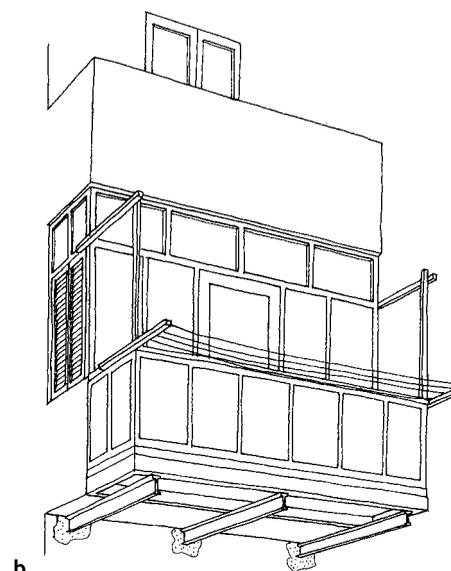
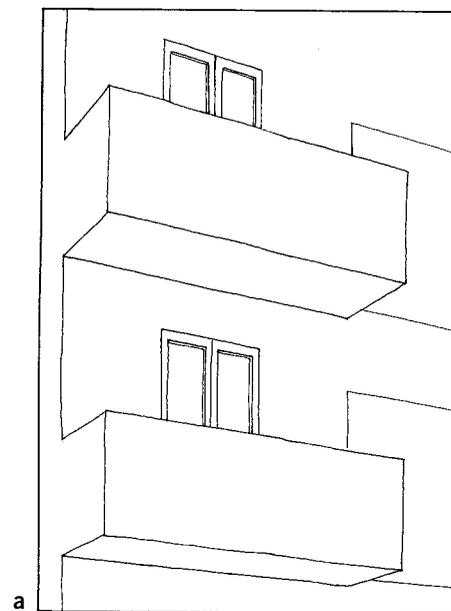
Eux se tiennent plutôt au milieu. Les cages, cageots, cagettes en stipe de palmier, de fabrication et d'usage très courants, cartons, casiers en matière plastique sont placés aux extrémités, souvent jusqu'à la hauteur de l'allège. S'ils la dépassent et si les deux angles ne sont pas exposés de manière identique aux regards extérieurs, celui qui est le plus en vue, par exemple celui qui est situé du côté de l'entrée de la rue, est dévolu aux signes qu'on affiche et l'autre plutôt aux animaux (mais une cage à pigeon n'est pas un signe négatif et certains balcons sont transformés en volières). Cette façon de procéder permet en même temps de sélectionner ce qu'on voit sur le balcon depuis l'intérieur du logement.

Lorsqu'ils « épaississent » la limite vers l'extérieur, les habitants accentuent cette logique. Ils libèrent le sol en suspendant le linge au-dessus du vide (l'ordre dans lequel il est disposé permet en direction de la rue des vues plongeantes à l'aplomb du garde-corps et biaises au-delà), et en installant, sur les balcons *stricto sensu*, des plates-formes en porte-à-faux à chaque bout, sur le côté, où sont disposées des cages, etc.

Autre procédé : disposer des écrans, étoffes, rideaux, lattis, panneaux, claustra de parpaings ajourés... En commençant par les côtés lorsqu'il s'agit aussi de balcons proprement dits, ce qui a pour résultat de rapprocher l'espace ainsi redéfini d'une loggia. En poursuivant par le linteau de l'étage supérieur qui est abaissé. Puis par le retour des angles sur le devant. Jusqu'à englober l'ensemble en montant une structure composée d'éléments fixes et de châssis ouvrants disposés autour d'un axe de symétrie central et assurant, par bandes successives depuis l'allège jusqu'en haut, une progression de l'opaque au translucide, puis au transparent en jouant, selon les matériaux employés, sur la texture plus ou moins serrée des lattis ou sur la qualité des vitres.

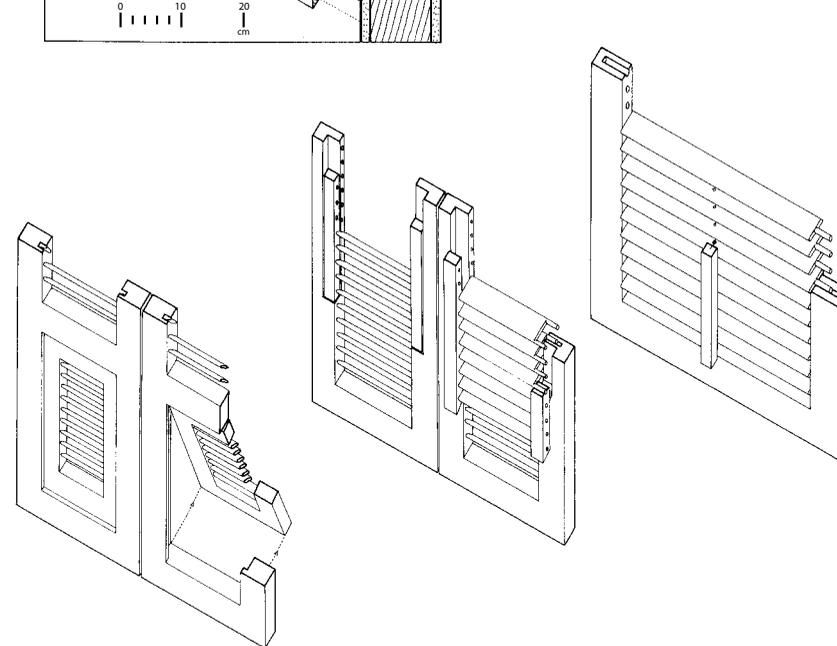
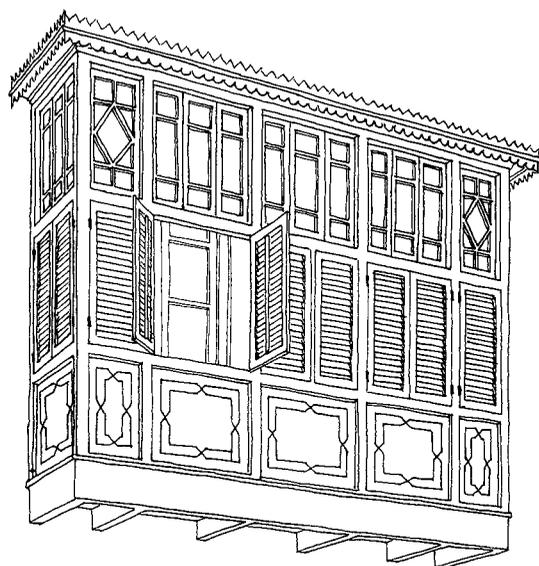
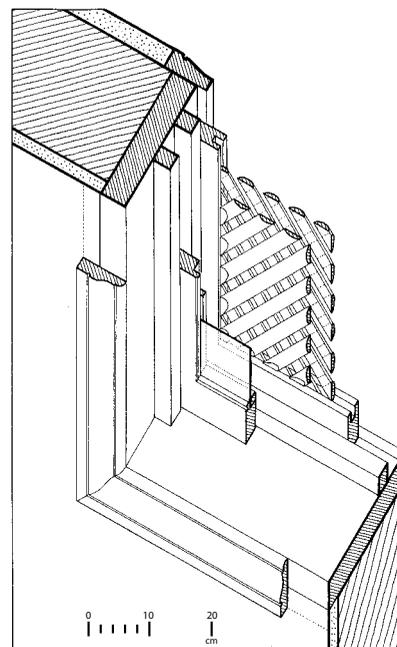
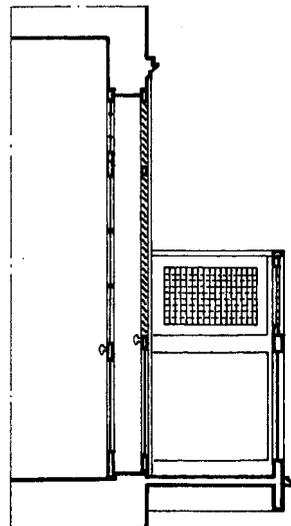
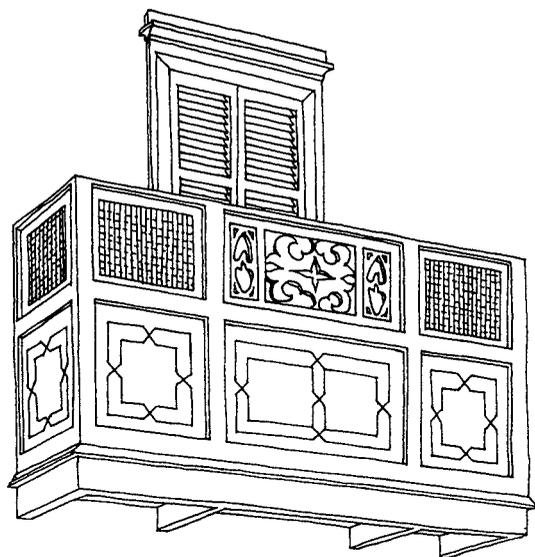
Il existe encore une autre façon de faire, qui est appliquée aussi aux fenêtres : recouvrir tout le balcon d'un store qui descend en biais jusqu'à la rambarde ou même la dépasse pour s'arrêter juste au-dessus ou au-delà du linge étendu. Elle ne laisse quasiment aucune vue pénétrer.

Comme en Syrie, la véranda, *feranda*, des beaux quartiers, dans sa version la plus luxueuse, verre fumé et profilés d'aluminium anodisé, en même temps qu'elle dérobe ce qu'elle protège en partie ou totalement aux vues du dehors, correspond le plus souvent à une visée ostentatoire : dire un statut à travers les signes d'une modernité qui a un prix. Une façade, d'autant plus façade lorsque, cachant peu ou n'ayant rien à cacher,



Le Caire, années 1980.

- (a), (b) Depuis la construction de l'immeuble, les habitants ont d'abord clos le balcon, puis en ont ajouté un nouveau.
 (c) Le Caire, années 1950, à titre de comparaison : balcon fermé conçu dès l'origine comme une boîte.

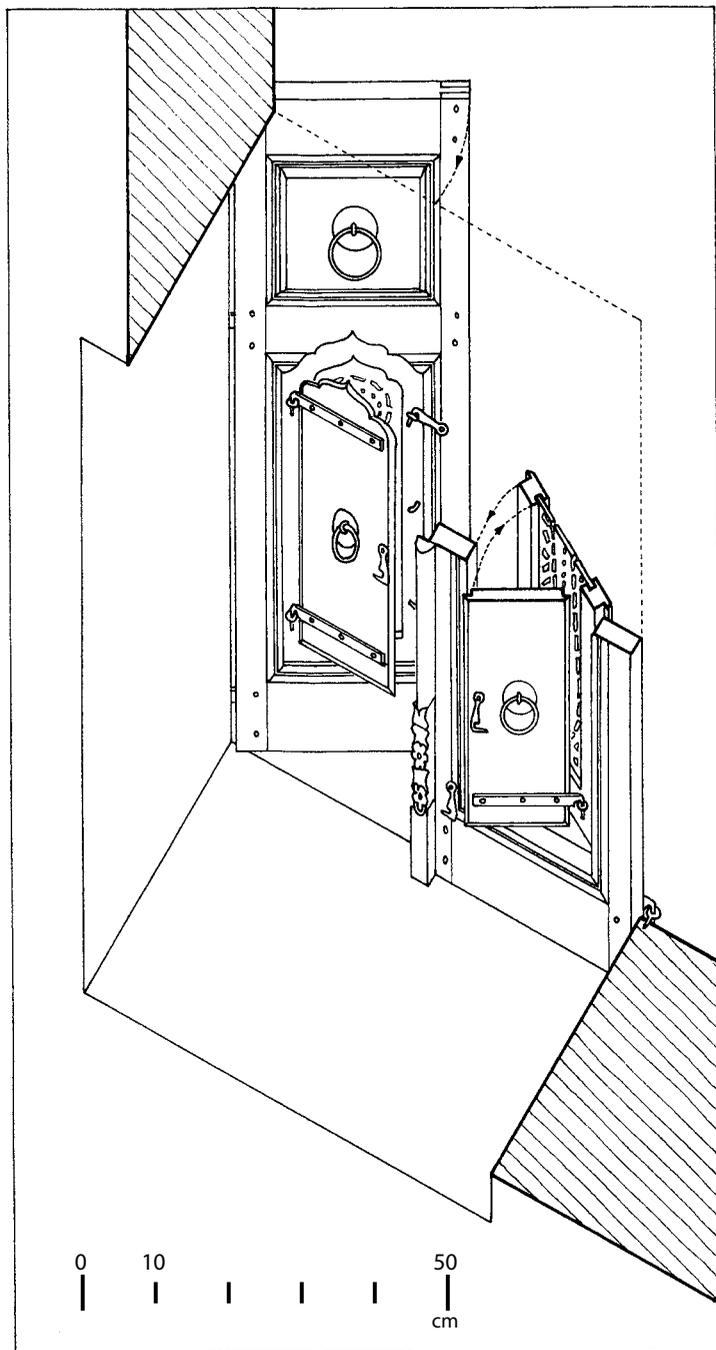


Balcons de production courante. Début du XX^e siècle, Le Caire.

Détail d'une fenêtre à guillotine et jalousies.
Début du XX^e siècle, Le Caire.

La grille et le châssis sont montés dans le même cadre qui a l'épaisseur du mur.





Fenêtre à Sanaa.

Elle ne comporte pas de vitrage mais consiste en volets de bois pleins et/ou ajourés qui offrent différentes possibilités d'ouverture — soit quatre pour chaque vantail.

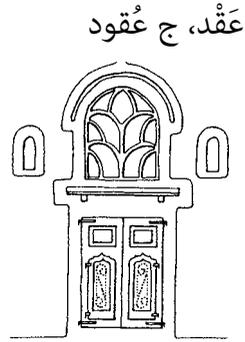


Félix Bonfils, Le Caire, quartier Ibn Touloum, 1867.

'AQD, PL. 'UQÛD

[Yém.] Partie arquée de la fenêtre comprenant un vitrail [S.&L.], cf. *supra*, chap. 6, p. 156. Dans l'architecture contemporaine le 'aqd semble concentrer la « yéménité ».

[Syr.] Arc d'une voûte d'arête.

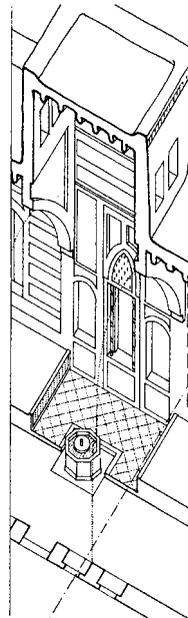


'ATABA

Seuil ; de 'a-T-B franchir, passer (et reprocher quelque chose à quelqu'un).

[Syr.] 'atabe : « la 'atabe est un espace dallé de forme carrée ou rectangulaire, disposé à l'entrée d'une chambre ou d'un salon et plus bas d'un degré que le sol de la pièce pour recevoir les chaussures des visiteurs ; elle s'étend de la pierre de seuil (cf. *bartûsh*) au degré qui est de niveau avec le sol de la pièce » [Barth.].

Désigne le seuil, qui est marqué, même lorsqu'il n'y a pas de dénivellation, et où on se déchausse. On s'y lavait quand il n'y avait pas de baignoire à la maison, on y faisait la toilette du mort. C'est le mot qu'on utilise pour le palier des étages dans les immeubles récents. Cf. *supra*, chap. 2 et [Ég.] *dûrqâ'a*.

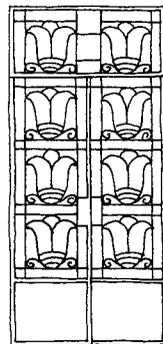


BÂB, PL. ABWÂB

Porte (il existe de nombreuses spécifications savantes et techniques et beaucoup d'usages métaphoriques : « chapitre », « article »...).

[Syr.] [Barth.] distingue *bâb*, pl. *bwâb*, porte de chambre, de maison, de *khan* (caravansérail), de mosquée, de ville, de hammam, et de *bawwabe*, porte de ville, grande porte, porte de rue, porte d'impasse.

بَاب، ج ابواب

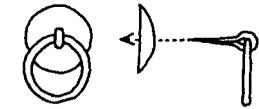


bâb es-sqâq : « la porte de l'impasse » (*sqâq*, *zuqâq* en litt.) c'est-à-dire la porte de la maison sur l'impasse (la porte de la maison : *bâb el-bêt*).

[Syr.] [Ég.] *bâb khûkhâ* : « porte de prune », la petite porte, ou portillon, dans la grande (A. Lézine et A. Abdul Tawab, « Introduction à l'étude des maisons anciennes de Rosette », p. 198), et [Barth.] précise : « expression employée dans le même sens par les *Mille et une nuits* ».

[Syr.] *bâb masrâ'ayn* : porte à double battant. [Ég.] [Yém.] *bab fardatayn* : porte à deux battants.

hal'et al-bâb : « l'anneau de la porte d'entrée, servant de heurtoir » [Barth.]. C'est le même mot (en litt. *halqa*) qu'au Yémen, où on le prononce *hilgeh* : « anneau sur la face extérieure de la porte » [Ros.].



حَلَقَة

حَلَقَة

باب الصَّقَق

باب البيت

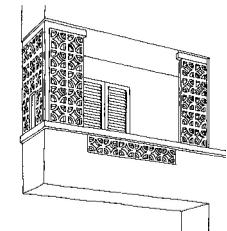
باب خوخة

باب مصراعين

باب فردين

BALKÛNA, BALAKÛNA, PL. BALKÛNÂT, BALAKÛNÂT

Dans l'ensemble de l'Orient arabe (dial. et litt.), vraisemblablement de l'italien : toute sorte de balcon et loggia [Wehr] [Jom.] [B.&H.] [Barth.].

بَلْكَونَة، بَلْكَونَة
ج بَلْكَونَات، بَلْكَونَات

بِرطوش

BARTÛSH

[Syr.] *bartûsh*, *artûsh*, *burtâsh*, *bertâsh*, pl. *bretîsh*. Pierre de seuil, « 1. seuil d'une porte ou d'une fenêtre » [cf. *sha'îra*] ; « 2. pierre faisant saillie pour maintenir une fenêtre quand elle est fermée » [Barth.]. Elle est percée d'un trou pour permettre d'évacuer l'eau quand on lave le sol de la pièce. Cf. *supra*, chap. 2., p. 40 et chap. 5, p. 132.

